

Après-coup, encore

En guise de prologue, je voudrais vous raconter une petite histoire, une histoire de notre temps : une panne dans mon équipement Internet m'a récemment obligée à m'entretenir par « chat » – car aucun numéro de téléphone ne daignait me répondre – avec une espèce de personnage créé par l'intelligence artificielle, affublé d'un nom comique, *Chatbot* ou quelque chose d'approchant. « Comment puis-je vous aider ? » écrit-il, et il déroule aussitôt une liste de problèmes possibles. « Bon », je réponds, et j'exécute sagement les manœuvres qu'il m'ordonne, ça dure pas mal de temps, mais rien n'y fait, ça ne marche toujours pas. Alors le petit bonhomme m'écrit : « Souhaitez-vous parler à un humain ? », et je réponds : « Oh oui ! » « Bien, ajoute-t-il, je vous mets sur une liste d'attente. » J'ai attendu un bon moment, sans succès, je n'ai pas été mise en contact avec l'humain promis. Bienvenue dans le « Metaverse » !

Retournons dans notre vieux monde.

Le moment où l'analysant décide de prendre le risque de se présenter à la procédure de la passe a été longuement préparé par les autres moments de séparation dans sa cure. La question se pose de savoir si ces moments ont laissé une trace indélébile, si l'expérience de la procédure, qui dans ce tour rapide, en accéléré, que le passant fait de ce qu'il considère comme les grandes lignes de son analyse – même si celle-ci n'est pas encore terminée, c'est-à-dire s'il continue de rencontrer son analyste – vient, telle une épure, éclairer d'un jour nouveau des points abordés, répétés, mâchonnés pendant des années. En somme, dans la procédure, pour les passeurs, il exécute en quelques traits de crayon une sorte de dessin du parcours de son analyse.

Freud, à la fin de son texte « De la théorie et praxis de l'interprétation du rêve », paru en 1923, remarque :

« L'élaboration secondaire s'est efforcée (a eu le souci de) pendant la formation du rêve d'effacer cette multiplicité du *Ich*, qui ne convient à aucune situation scénique, mais celle-ci est restaurée par le travail d'interprétation. Elle n'est en soi pas plus remarquable (étonnante) que la présence multiple du *Ich* dans une pensée éveillée, notamment lorsque le *Ich* se décompose en sujet et objet, se confronte en tant qu'instance critique et observante à l'autre partie ou compare son être actuel avec un être

remémoré, passé, qui était une fois *Ich* aussi. Ainsi par exemple “Quand *je* pense, à ce que *j’ai* fait à cette personne” et “quand je pense au fait que moi aussi *j’ai* été un jour un enfant.” »

Dans ces exemples, Freud met le *Ich* en italique pour souligner qu’il ne s’agit pas tout à fait du même *Ich*, même s’il s’agit de la même personne. Le deuxième *Ich* est un *Ich*-objet.

Ainsi, dans la procédure, dans le traçage hâté du parcours de son analyse, le sujet se fait objet. Il repasse alors par les moments de passe qui ont eu lieu dans la cure, même si, dans ces moments, il a encore trop le nez dans le guidon pour pouvoir les nommer « moments de passe », et peut simplement constater après-coup qu’un déplacement de sa position a eu lieu. Et de déplacement en déplacement – car il faut petit à petit descendre le long de la spirale du trajet de l’analyse – il peut arriver à ce point, où le sujet est l’objet, l’objet qu’il a été. Moi qui m’étais crue libre de mes choix, de mon destin de grande personne, je vois que je n’étais qu’une marionnette entre les mains des signifiants de l’Autre dansant sur la musique de son désir. Alors que suis-je ? Vertige, dépression. Je résume là quelques années d’analyse. Car, même si parfois au cours de l’analyse une lumière crue vient dévoiler quelque fil actionnant la marionnette, ô surprise, il faut parcourir bien des spires pour en prendre véritablement la mesure. Car au tournant de chaque spire, et à chaque évènement crucial de la vie, la question se repose. Ces moments-là ne s’oublient pas tous, même si dans le souvenir ils ont pris une couleur sépia.

Au bout du trajet en spirale, ce qui reste c’est quelque chose comme ce qu’écrit Marguerite Duras dans son film *Son nom de Venise dans Calcutta désert* : un regard qui lèche les ruines d’un bâtiment, jadis splendide et luxueux, là désaffecté, abandonné, où résonne une voix qui raconte et reprend ce qui s’y était passé. Autrement dit, un champ de l’Autre plutôt nettoyé de ses splendeurs. Lacan écrit ça S(A), on pourrait aussi dire consentement à la castration. C’est aussi façon de sortir de la répétition. Dans ce moment, peuvent survenir des phénomènes un peu surprenants, par exemple de brèves hallucinations ou encore des rêves marquants. Cela ne s’oublie pas, un peu à la manière des quelques souvenirs de la petite enfance, souvenirs écrans donc, mais tels qu’ils restent après qu’ils ont été travaillés, dépliés et allégés de leur jouissance dans la cure. Ils sont là, certains encore bien nets, mais à quelque distance.

Ces moments surprenants dans la cure indiquent peut-être que le Réel reprend ses droits et il vient secouer le sujet qui en est parfois resté interloqué et sans mots.

J'ai pu voir il y a quelques temps les autoportraits de Van Gogh exposés chronologiquement les uns à côté des autres et j'ai été frappée par l'orientation du regard dans tous ces autoportraits : le peintre ne se regarde pas, ne regarde donc pas le spectateur, il regarde quelque chose au loin, son regard de biais semble vide, il regarde le vide, et du coup c'est le vide qui nous regarde. Ce regard ressemble étrangement à celui de sa mère dont la photo est également exposée. Dans un seul de ses autoportraits, le dernier, peu avant sa mort, il se (nous) regarde. Le contraste avec, par exemple, le regard du peintre dans les autoportraits de Rembrandt, jeune ou vieux, est saisissant. Deux façons différentes de traiter le Réel par l'acte de peindre, car deux expériences subjectives différentes. Ces tableaux portent la trace de ces expériences et ces modes de faire avec le Réel, une trace qu'on peut aussi nommer style. N'importe qui peut peindre, mais pas tous ne sont des artistes qui par-delà les siècles et vivant à des époques différentes et donc dans un discours différent, peuvent en nous réveiller le Réel et dans le dire desquels nous pouvons nous reconnaître, serait-ce confusément, ou du moins reconnaître quelques bribes de notre propre expérience.

Ce dire, cette nécessité absolue, cette urgence de dire pour les artistes, que ce soit avec leur plume ou leurs pinceaux ou tout autre instrument, viendraient-ils de la nécessité de contenir la force pulsionnelle en excès, menaçant de déborder et de leur mettre la folie en tête, comme le dit la chanson ? De ce que les trois dimensions R.S.I. ne se sont pas ou bien ne sont plus nouées de la bonne façon ? Certaines œuvres, par exemple les tableaux de Soutine exposés en ce moment au musée de l'Orangerie à Paris, portent les traces d'une douloureuse distorsion, d'une violence pulsionnelle qui explose et sort littéralement de la toile sous forme d'une lumière incandescente.

À propos des *Nymphéas* de Monet, qui pourtant semble, disons, moins torturé, un critique, Louis Gillet, note : « Étonnante peinture, sans dessin et sans bords. Il n'y a plus de ciel, plus d'horizon, presque plus de perspective ni de points stables permettant de s'orienter, mais des limites ouvertement arbitraires entre l'espace réel et l'espace pictural. »

Monet voulait peindre, disait-il, ce qu'il y a entre lui et le monde. Son regard ? Le regard, objet du fantasme ?

Il me semble qu'une analyse menée suffisamment loin peut installer chez un sujet un petit taquet, un point basculant, un peu diabolique, car une fois installé il se met à fonctionner sans qu'on lui demande. En 2008, dans un article qu'Eduardo Vidal a rappelé à mon souvenir lors de sa venue en octobre – je l'avais tout à fait oublié –, j'avais déjà évoqué ce petit taquet et j'avais attribué son installation irréversible à l'expérience, à l'épreuve de la passe, au « passage à l'objet et à la séparation d'avec lui¹ », un déclic, un point basculant empêchant le retour à l'état d'avant. Je suis toujours d'accord avec cela, mais je pense maintenant que ce n'est pas uniquement réservé à l'A.E. Toute cure menée de la bonne façon parvient à ce que j'identifierais maintenant comme un domptage réussi de la pulsion de mort, une sortie de la répétition, ou plutôt un avertissement, une interdiction de se laisser aspirer, engloutir par les mauvaises rencontres, par les appels pulsionnels source de malheur. Certes les tentations sont parfois encore là, on peut encore les apercevoir, les noter, mais une distance, une séparation s'est établie qui permet de faire-avec et de leur adresser consciemment ou pas, un petit salut amusé ou parfois un peu agacé.

Dans notre expérience de praticiens, nous pouvons constater que des analysants – pas tous, bien entendu – ont pu parvenir jusqu'à ce point où ils reconnaissent leurs symptômes comme les leurs, se réconcilient avec, comme le recommande Freud, et cessent de maudire l'Autre en lui attribuant la faute. Leur vie en est allégée et ils n'ont plus aucune envie de s'exténuer à poursuivre une vaine jouissance et à courir après l'impossible, l'analyse peut se terminer. Et on pourrait dire qu'en eux s'est installé ce petit déclic évoqué plus haut. Mais ils n'envisagent pas pour autant de devenir analystes et mettent leur force pulsionnelle au service de tout autre chose.

Alors qu'est-ce qu'apporte la procédure qui est censée éclairer le désir de l'analyste ?

Il me semble que cette procédure, pour le passant, comporte trois temps :

1) La rencontre avec les passeurs, j'en ai parlé plus haut. À cela, j'ajouterai seulement que la fin des rencontres s'impose, ça s'impose au passant et c'est sans retour, la lettre est partie, qu'elle suive son chemin.

2) Le temps de latence : la lettre est partie, mais le passant ne sait pas comment les passeurs ont écrit ce qu'ils ont entendu. Ça n'est plus son affaire.

3) La réponse du cartel de passe, c'est oui ou non.

¹ F. Samson, « Analyste de l'École, A.E. après-coup », *Carnets*, n° 70, novembre-décembre 2008.

Ces trois temps ont en commun une séparation qui est de même nature que celles éprouvées dans la cure, mais qui est en quelque sorte plus radicale, car elle se produit, a lieu dans un espace de solitude, de désertification, de silence encore jamais vraiment entendu dans cette radicalité, car c'est une séparation avec l'ensemble de l'épure hâtée de son analyse et donc de son propre texte. De s'être fait objet de la psychanalyse, il sait que ce texte est de ce fait mis en réserve, essoré du sujet qu'il se croyait être. Le passant peut l'éprouver et se dire « Mais alors il ne m'est rien arrivé ! », ou encore « Il ne reste rien que du néant ».

La réponse du cartel, elle, fait surgir l'impossible à savoir, que la réponse soit oui ou non, impossible de savoir ce qui a motivé la décision du cartel. Il ne reste plus au passant qu'à l'accepter – cette acceptation fait aussi partie du jeu – et ce n'est certainement pas plus drôle dans un cas que dans l'autre.

Car dans le cas d'une nomination, le sort en est jeté, pas moyen de faire marche arrière, la marque s'est inscrite. Lacan dira en 1975 que ce n'est pas une récompense, ni un titre. C'est bien vrai, ce n'est qu'une invitation à la poursuite du travail. Et cette marque, nous dit Lacan dans la *Lettre aux Italiens*, c'est d'être « le rebut de l'humanité », voilà qui ne prête guère à pavoiser ! De plus, le poids du groupe jette une ombre sur la joie du passant d'avoir effectué son travail – joie et satisfaction qui d'ailleurs ne durent qu'un moment. Ce qui reste dans le souvenir, c'est la surprise interloquée du passant lors de l'annonce de cette nomination. Dans cet après-coup-là, le trou de l'impossible à savoir resurgit béant, il ne reste au passant passé et un peu sonné que de prendre sur lui cette marque qui vient de sortir de ce trou.

Dans le cas d'un non du cartel, le champ du possible reste ouvert, « ça laisse de l'espoir », écrit Lacan. Mais il importe plus que jamais que la plus stricte discrétion soit respectée par tous ceux qui sont impliqués dans cette passe-là, y compris le passant lui-même, car là aussi les rumeurs et les interventions du groupe pèsent lourd.

Dans la version orale de la Proposition de 1967, Lacan dit :

« C'est le moment de savoir si dans la destitution du sujet, le désir advient qui permette d'occuper la place du désêtre, justement de vouloir opérer à nouveau ce qu'implique de séparation (avec l'ambiguïté du *se parere* que nous y incluons pour y prendre ici son accent) l'agalma. »

Occuper la place du désêtre, qu'est-ce que ça veut dire ? Lacan appelle cela aussi occuper la place de semblant d'objet.

Cela ne nous évoque-t-il pas ce que Freud nous enseigne dans ses écrits techniques ? Ne pas se parer des habits d'un médecin, d'un professeur, d'un éducateur, d'un redresseur de tort, voire d'un bon dieu, ne pas aller trop vite – le patient c'est l'analyste, dit Lacan quelque part –, ne pas rivaliser ni avec le destin, ni avec l'inconscient, éventuellement reconnaître ses erreurs, autrement dit ne pas se parer d'un savoir sur tout, mais laisser le savoir en réserve pour suivre pas à pas le texte du patient, et avoir métabolisé que l'analyste est toujours sous la coupe de l'après-coup.

Alors quid d'un A.E. après coup, dans l'après-coup de la nomination ?

Étant donné que les A.E. sont, ça c'est bien vrai, des « épars désassortis », tout comme le sont les peintres que je viens d'évoquer, il est bien difficile de tirer des conclusions générales. Mais peut-être, dans leur histoire, dans ce qui les a poussés à l'analyse, d'abord thérapeutique – et ce sans aucune intention de devenir psychanalystes –, mais la poursuivant bravement, cette analyse, jusqu'au point où la demande de faire la passe dans le dispositif d'une École s'est décidée en eux, y a-t-il aussi une force pulsionnelle bien décidée ?

Il faut bien, pour s'engager dans la passe, pour « s'offrir à l'état d'objet qui est celui à quoi le destine la position d'analyste », il faut bien, n'est-ce pas, que ses aventures avec la pulsion l'aient poussé, à se faire objet de la psychanalyse, « se faire » étant un destin de la pulsion. D'autant que d'avoir effeuillé son fantasme, il a une petite idée de la nature de « bois de chauffage » de la vérité.

Peut-être, avec l'aide, l'abri du petit déclic, va-t-il pouvoir se servir de cette force pulsionnelle pour continuer à explorer à sa manière la façon dont un être humain se fabrique. Peut-être à l'occasion d'un travail sur tel ou tel point de la théorie analytique va-t-il repasser par l'épreuve, par le remue-ménage de ce qu'on appelle un moment de passe, c'est possible, et c'est une surprise quand cela se produit, une surprise qui réveille et secoue. Ce serait ce qu'on pourrait espérer de mieux comme après-coup, en somme que la morsure freudienne ne se referme pas, ou en tout cas qu'elle puisse se rouvrir de temps en temps et que le trou qu'elle a révélé ne se bouche pas.

Peut-être aussi, on a pu le constater, il choisira de se retirer sur ses terres, et gardera le silence. Pour être à l'abri du groupe ? Parce que le poids de la nomination et de ses implications est trop lourd ? Parce que cultiver son propre jardin lui est devenu plus important ? Parce qu'un autre groupe lui semblera plus accueillant ? Parce que l'inquiétude que ravive la

confrontation avec l'impossible lui pèse ? Parce que le point d'idéal que vise la passe s'est obscurci ou s'est déplacé ? Pour lui-même ou pour et dans l'association ou École ? Je n'ai pas la réponse à ces questions.

Ce texte de 2008 « Analyste de l'École-A.E. après-coup » que j'avais oublié, je l'ai relu avec une certaine surprise. D'abord cette formulation dans le titre Analyste de l'École-A.E. m'apparaît maintenant teintée du débat de l'époque dans l'EpSF sur l'appellation du dit malheureux A.E., il n'était pas question à cette époque-là d'utiliser une autre appellation sous peine de se faire vertement rappeler à l'ordre. Comme quoi les textes portent la marque de l'époque, de la mode du temps où ils ont été écrits. Mais cela mis à part, j'y ai lu beaucoup de choses avec lesquelles je suis encore d'accord, mais j'ai été saisie d'un moment de découragement : mais alors tout cela n'a donc servi à rien, nous butons sans fin sur les mêmes questions ! Le titre de mon travail d'aujourd'hui en porte aussi la trace : il ne reste que « Après-coup, encore » et pourtant ne serait-ce pas ce petit taquet installé par la cure et malgré moi solidement ancré par l'expérience de la passe qui m'a joué – encore – une de ses diableries et m'a poussé à continuer à me consulter avec vous tous.

Reste la question de l'identification. Peu probable qu'un A.E. s'identifie à Super Mario, ou à Super Man, surtout s'il est fraîchement nommé et donc encore un peu bousculé car il porte encore vivement en lui les traces de cette sorte de maniacodépression qui accompagne les fins de parties. Je me souviens d'un temps lointain où j'ai pu dire que l'analysant dans ce moment-là pouvait éprouver que les Noms-du-Père ne brillaient plus que faiblement comme des étoiles éteintes depuis longtemps. Cela lui passera, dit Lacan, c'est vrai, mais ce n'est pas oublié.

Mais sait-on jamais s'il résistera à cette identification de Super-Analyste que lui colle volontiers le groupe sur le dos, on peut l'espérer. En principe, le « je sais qu'il sait que je sais qu'il sait » devrait le protéger d'une telle méprise, cependant les limites floues entre savoir et pouvoir peuvent, dans le groupe, l'égarer.

Peu probable aussi qu'il s'identifie au « rebut », au déchet, en principe le chemin de la cure et les effets de la nomination lui interdisent cette identification.

Alors que lui reste-t-il ? Eh bien, il se contentera de son identification fondamentale et prendra sur lui, avec distance, cette nomination A.E. en poursuivant humblement son travail. Et ce que sa vie et son activité quotidienne lui rappelleront sans cesse, c'est la grande fragilité des rouages dont un humain est fabriqué.

Je laisserai, pour conclure, la parole à Lacan :

« Alors ce que je voudrais, c'est que la psychanalyse, comme je l'ai dit tout à l'heure, tienne, tienne le temps qu'il faudra, pas une minute de plus bien sûr, en tant que symptôme, parce que c'est quand même un symptôme rassurant². »

² Jacques Lacan, Clôture des Journées d'étude des Cartels, 13 avril 1975, in *Lettre de l'E.F.P.*, n°18, 1976, p. 270.